

LUCY KEATING

DREAMOLOGY

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Isabelle Troin



Titre original : *Dreamology*

Copyright © 2015 by Alloy Entertainment
Published by arrangement with Rights People, London

© Éditions Michel Lafon, 2016, pour la traduction française
118, avenue Achille-Peretti
CS 70024 - 92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.lire-en-serie.com

*Pour ma famille.
Et pour nos dîners d'été, tard le soir,
durant lesquels j'ai appris à raconter une histoire.*

28 août

Je suis plantée au milieu du grand hall du Metropolitan Museum of Art, à exactement un mètre de l'endroit où j'ai vomi le jour de mes dix ans, juste à l'entrée de l'aile égyptienne. Mais cette fois, plus de sac-banane autour de la taille, plus de bruits de baskets qui couinent sur les planchers polis. Et à mes pieds, pas de flaque de vomi rose vif – une glace à la framboise, au cas où ça vous intéresserait – saupoudrée de morceaux de Lucky Charms («juste parce que c'est ton anniversaire», avait dit mon père – pour la seule et unique fois de ma vie). À la place, une robe de bal incrustée de cristaux qui doit bien peser dans les sept ou huit kilos, comme celle que Beyoncé a portée une fois pour les Grammys.

Ce soir, les lumières sont éblouissantes ; les flashes crépitent et les gens chuchotent en regardant dans ma direction. Ce soir, pour une raison que je ne m'explique pas, je suis quelqu'un. Je sirote du champagne et glisse de pièce en pièce en admirant les œuvres. C'est là que Max me rejoint, devant les ballerines de Degas dans la section des impressionnistes.

– Moi aussi, je sais danser.

Il passe un bras autour de ma taille, et une douce chaleur se répand dans tout mon corps. Je lui lance :

– Prouve-le.

Je n'ai pas besoin de tourner la tête vers lui pour sentir son regard sur moi et savoir qu'il sourit. J'ai chaque centimètre

carré de son visage et toute sa gestuelle gravés dans mon cerveau. J'ai toujours peur de l'oublier.

Il me prend le bras et me fait tourner sur moi-même. Je ferme les yeux. Quand je les rouvre, nous sommes dans le jardin sur le toit, et nous nous balançons ensemble au milieu des buissons festonnés de guirlandes lumineuses. Je marmonne dans son cou :

– Ça te va bien, le smoking.

– Merci. C'est celui que Beyoncé a porté une fois pour les Grammys, me répond-il très sérieusement.

Et nous éclatons de rire tous les deux.

Avant que je puisse reprendre mon souffle, Max me serre plus fort dans ses bras et m'embrasse, en m'inclinant si loin vers l'arrière que je perds l'équilibre et la notion de moi-même. Jusqu'ici, j'ignorais que ça pouvait être bon d'avoir la tête qui tourne.

– Tu m'as manqué, dit-il avant de me faire tourner de nouveau.

Le livreur de chez Joe's Pizza, sur la 110^e Rue, apparaît près de nous, l'air impatient.

– Tu as faim ? demande Max. J'ai commandé à manger.

Mais à l'intérieur du carton, il n'y a pas de pizza mais un Oreo géant coupé en huit parts comme un gâteau. Nous tendons la main pour en prendre un morceau chacun. À peine ai-je porté le mien à ma bouche que je surprends une lueur malicieuse dans les yeux gris-vert de Max, qui se hâte d'écraser son biscuit sur ma joue. Ah, c'est comme ça ? Je lui jette le mien à la figure.

Nous nous poursuivons à travers les galeries, plongeant derrière des statues romaines et esquivant des mécènes mortifiés tout en nous lançant des poignées d'Oreo. J'aperçois un des vigiles du musée qui se dirige vers nous. En y regardant de plus

près, je me rends compte que c'est aussi mon prof de sciences du collège. J'ai toujours détesté ce type. Nous accélérons.

Quand je me retrouve enfin acculée dans la cour du tombeau de Perneb, je m'arrête et fais face à Max. Nous sommes recouverts de biscuit. Des bijoux de l'exposition sur les textiles européens pendent à mon cou et à mes bras, et Max a un casque médiéval sur la tête. Nous ressemblons à un couple royal déjanté. Si on régnait sur un pays, la population se révolterait sûrement.

Max dit quelque chose, mais je n'arrive pas à l'entendre à travers le casque. Il relève la visière, révélant ses joues rougies par l'effort.

– Faisons une pause, suggère-t-il.

Nous nous allongeons sur le dos dans la cour du tombeau, écoutant la musique symphonique étouffée et le bourdonnement sourd des conversations qui se poursuivent à l'extérieur. Au-dessus de nos têtes, à l'endroit où devrait se trouver le plafond du Met, s'étend un ciel étoilé.

Je lance :

– Tu sais que lorsque les pharaons égyptiens mouraient, ils se faisaient souvent enterrer avec les gens qu'ils aimaient ?

– En fait, il me semble que c'était avec leurs serviteurs, pour continuer à ne pas en ficher une dans l'au-delà, corrige Max, qui sait toujours tout.

Je me tourne sur le flanc pour lui faire face.

– Eh bien, si je mourais, je demanderais qu'on t'enterre avec moi.

– Oh, merci beaucoup ! s'exclame-t-il. C'est de loin le truc le plus flippant que tu m'aies jamais dit.

Un léger grognement se répercute contre les murs de pierre, et j'avise un petit phacochère allongé près de Max, qu'il couve d'un regard empli d'adoration. Je demande :

– Qui est-ce ?

Max désigne le cochon du menton.

– Je te présente Agnès. Elle me suit depuis l'aile océanique. Je crois qu'elle me kiffe.

– Il va falloir attendre ton tour, Agnès, dis-je en posant ma tête sur la poitrine de Max et en inspirant un grand coup.

Comme toujours, il sent la lessive et un parfum boisé. Le son de ses battements de cœur me berce.

– Ne t'endors pas, supplie-t-il. On n'a pas eu assez de temps.

Mais je ne suis pas de son avis. Cette soirée était parfaite, la meilleure que je pouvais demander.

– À très vite, dis-je en priant pour ne pas m'assoupir avant de l'entendre me répondre la même chose.

C'est notre truc, une habitude presque superstitieuse pour s'assurer qu'on se retrouvera la fois suivante.

– À très vite, soupire Max.

Et tandis que les doux grognements d'Agnès continuent de résonner à mes oreilles, mes yeux se ferment lentement.



I

Les musées, c'est fait pour être visité,
pas pour y habiter

Jerry ronfle près de ma bouche, sa chaude haleine canine m'assaillant à chacune de ses expirations. Je marmonne :

- Ce qui explique Agnès.
- Qui est Agnès ? demande mon père depuis le siège du conducteur.

Derrière sa voix, j'entends le léger cliquetis du clignotant, pareil à celui d'un métronome. Très vite, je réponds :

- Personne.

Et mon père n'insiste pas. C'est un intellectuel, un neuroscientifique très connu – enfin, très connu des autres neuroscientifiques. Sur l'esprit humain, il connaît des choses qui restent un mystère pour la plupart des gens. Mais en matière de sentiments, il ne pige rien. Et comme je n'ai pas envie de lui parler de Max dans des moments pareils, son manque de clairvoyance m'arrange drôlement.

Je m'étire et me redresse.

- J'ai dû m'endormir, dis-je d'une voix un peu enrouée.
- Les transports te font cet effet depuis que tu es toute petite, explique mon père, toujours en mode enseignant. Les avions, les trains, les voitures... Jerry et toi, vous pioncez

depuis des heures, mais tu as choisi le meilleur moment pour te réveiller, dit-il en me souriant dans le rétroviseur. Admire ta nouvelle ville.

Il agite maladroitement la main, façon présentatrice de « La Roue de la fortune », comme si Boston était une énigme faite de lettres géantes à l'envers. Nous venons de quitter la I-90, et le quartier historique nous accueille poliment depuis l'autre côté de la rivière Charles qui rend si bien en photo. En comparaison, New York, où nous avons habité pendant dix ans, ressemble à... ben, à New York. Existe-t-il un autre endroit semblable au monde ?

Les roues de la voiture produisent un son cadencé sur le bitume de la rampe de sortie – un-deux-trois, un-deux-trois – et je pianote nerveusement avec les trois doigts du milieu de ma main droite. Je n'ai pourtant jamais été douée pour le piano. Mon professeur a dit à mon père que je « manquais de discipline » avant de donner sa démission, ce qui doit être une première dans l'histoire des cours de musique. Mais j'aime toujours ça, surtout le rythme. Le rythme est un schéma, et les schémas permettent de comprendre les choses. Je me surprends à pianoter chaque fois que je suis nerveuse ou incertaine.

Dans la très animée Beacon Street, je m'appuie contre la portière passager en serrant contre moi un carton marqué **USTENSILES CUISINE** qui contient très certainement des manteaux et de la nourriture pour chien. Je mets une main en visière pour me protéger contre le soleil du mois d'août et tente de détailler la maison de ville vieille de deux siècles qui se dresse devant moi.

C'est drôle comme tout vous semble énorme quand vous êtes gamin, mais quand vous revenez plus tard, vous

réalisez combien les choses sont plus petites que vous ne le pensiez – que c’est juste vous qui étiez minuscule à l’époque. Dans le cas de notre maison, qui était autrefois celle de ma mère et, avant ça, celle de la mère de ma mère, je la trouve toujours gigantesque. Je me demande comment j’ai fait pour ne pas y disparaître pendant des jours d’affilée quand j’étais gosse.

– Oh, ça t’est arrivé quelquefois, déclare mon père depuis le sommet du perron lorsque j’exprime mon étonnement à voix haute. Mais on mettait Jerry sur l’affaire, et il te retrouvait toujours.

Pour le moment, Jerry est vautré sur la banquette arrière, apathique comme à son habitude, et il me regarde fixement par la fenêtre.

– J’imagine que tu étais plus viril dans ta jeunesse, lui dis-je en haussant un sourcil.

La maison compte quatre étages en plus du rez-de-chaussée. Elle est en briques rouges, avec des volets et une porte d’entrée peints en noir comme ceux de la plupart des autres bâtisses dans la rue. Bien alignées, elles me rappellent ces bandes de filles qui portaient toutes les mêmes lunettes de soleil dans mon ancien bahut.

Je demande :

– Tout ça est à nous ?

– Ouais, grogne mon père en réussissant enfin à pousser la porte d’entrée, une valise coincée sous le bras gauche. Maintenant que mamie est morte, et vu que ta mère est fille unique, c’est à nous qu’elle revient.

Il essaie de prendre un ton désinvolte pour mentionner ma mère, mais ça ne doit pas être facile pour lui de retrouver cette maison où on habitait tous ensemble, avant qu’elle ne parte en Afrique pour ne jamais revenir.

Je pénètre dans le vestibule circulaire aux murs peints en rouge foncé et lève les yeux vers la rambarde en bois poli de l'escalier en spirale qui semble monter à l'infini. Ça sent le vieux. Pas une odeur désagréable, juste... poussiéreuse, comme si toute la maison était un carton d'antiquités abandonné dans une cave depuis trop longtemps.

Mon père m'entraîne dans une salle à manger située au rez-de-chaussée, munie d'un lustre énorme et décorée de tableaux représentant des paysages, puis dans la cuisine qui est grande mais archi-sobre, comme si elle avait été conçue uniquement pour préparer le buffet de grandes soirées chics. Des bribes de souvenirs me reviennent : je me revois manger des choux à la crème, assise à la table avec mamie, ou bien allongée sous le piano à queue dans le salon du premier étage pendant qu'un invité jouait pour divertir les autres.

Je repense au trou de souris où je laissais le soir des bonbons en forme de haricots qui avaient toujours disparu le lendemain matin, jusqu'à ce que les adultes découvrent mon secret et bouchent le trou. Cette maison n'est pas celle d'une famille moderne. Il y a tout simplement trop de pièces à habiter. Et désormais, nous ne sommes plus que deux. Enfin, deux plus une moitié poilue.

Nous finissons notre inspection dans une chambre située à un des angles du troisième étage, avec des murs mauves et de lourds rideaux de brocart bleu.

– Je pensais que tu pourrais t'installer là. (Mon père se dandine un peu en cherchant les mots justes.) C'était la chambre de ta mère quand elle avait ton âge. Elle fait un peu plus adulte que celle où tu dormais avant notre départ.

Je regarde autour de moi, balayant des yeux le lit à baldaquin, les photographies d'endroits lointains et la cheminée sculptée

sur laquelle reposent des petites boîtes en argent ainsi que des figurines d'hippopotames ou de girafes, souvenirs de voyage. Aujourd'hui, ma mère vit à Madagascar, dans un centre de recherches, avec des versions grandeur nature de ces animaux.

– D'accord, dis-je.

– Tu es sûre ? demande mon père.

J'hésite.

– Je crois.

– Génial.

Et sans insister davantage, il redescend à la voiture afin de poursuivre notre installation.

Il me semble que je viens de sortir mon millionième carton de la remorque. Jerry me suit sans me quitter des yeux tandis que je fais des allers-retours vers la maison. Il paraît que la plupart des chiens évitent votre regard en signe de respect, pour montrer qu'ils comprennent que vous êtes le dominant de la meute. Jerry, lui, ne me regarde jamais autrement que bien en face. Qu'est-ce que ça dit sur nous ?

Dans l'entrée, j'aperçois une grosse enveloppe en papier brun posée sur la console. Elle porte un nom écrit en pattes de mouche par ma grand-mère.

– J'ai trouvé ça dans le salon de mamie, lance mon père.

Je lève les yeux. Il se tient dans l'escalier, à mi-hauteur du premier étage, et vacille sous le poids d'un carton marqué

LIVRES ALICE.

– Qui sait ce que ça peut bien être ? Elle gardait tout. Elle disait qu'elle était soigneuse, mais je la trouvais maniaque. Tu devrais aller jeter un coup d'œil dans sa penderie. Si mes souvenirs sont exacts, elle rangeait ses vêtements par couleur.

J'examine l'enveloppe avec un mélange de perplexité et de soulagement. C'est le premier signe indiquant que je suis

censée me trouver là. Je la retourne prudemment au-dessus de la console. Plusieurs cartes postales imprimées sur du carton brun léger se répandent sur la surface de marbre. J'en saisis une. D'un côté, une image d'un trio de montgolfières flottant dans le ciel. De l'autre, un message tapé à la machine en lettres épaisses :

JOYEUX ANNIVERSAIRE, ALICE !
DE LA PART DE GUSTAVE L. PETERMANN ET DE TOUS TES AMIS
DU CENTRE D'EXPLORATION DES RÊVES (CER)

Je fronce les sourcils, repose la carte et en prends une autre. Elle dit exactement la même chose. La suivante aussi. En tout, il y a neuf cartes postales, toutes avec des montgolfières au recto et le même vœu d'anniversaire étrange au verso.

Je regarde le cachet de la poste et constate qu'on m'en a envoyé une chaque année de mon absence, le jour de mon anniversaire. Je pense aux rappels de rendez-vous que le cabinet de mon dentiste m'envoyait systématiquement à New York – ornés d'une dent au visage maquillé. Sérieusement, quel genre de dent porte du fard à joues ?

Sous la pile de cartes postales se trouve un message rédigé sur un délicat papier bleu pâle.

*Chère Alice,
Qui sait si cela te sera d'une quelconque utilité, mais je n'ai pas pu me résoudre à les jeter.
Bisous,
Mamie*

Je souris et secoue la tête. C'est du mamie tout craché : simple, élégant, direct. Du moins par écrit – et c'est surtout

ainsi que je l'ai connue. Après notre départ, mon père ne voulait plus revenir à Boston ; il trouvait toujours des excuses pour l'éviter. J'ai vu mamie une poignée de fois, quand elle venait à New York pour assister à la première d'un spectacle de Broadway ou visiter une exposition au Guggenheim. Elle avait toujours un brushing impeccable et des vêtements repassés de frais. Je me demande si tous les gens deviennent aussi soigneux en vieillissant ou si, à quatre-vingts ans, je porterai toujours des pulls troués au bout des manches pour pouvoir passer mes pouces dedans.

À cet instant, mon téléphone vibre.

– Je croyais que tu étais morte, lance Sophie quand je prends l'appel. Trop occupée à garer la voiture pour répondre à mes textos ?

Je ris déjà.

– Alors, je te manque, ou quoi ?

– Pas du tout, pépie-t-elle.

Je geins :

– Pourquoi ?

– Parce que j'ai ton clone sous la main, évidemment. En fait, ça la gonfle que je sois en train de te parler. Elle veut savoir ce que tu as de plus qu'elle.

Sophie a été ma première amie à New York, et elle est ma meilleure amie depuis lors. On a une blague idiote entre nous : chacune fait semblant d'avoir fabriqué en secret un clone de l'autre pour lui tenir compagnie en son absence. Personne ne pige, et ça nous va très bien comme ça.

– Toi, tu me manques, dis-je.

– C'est quoi le problème ? demande Sophie sur un ton brusquement sérieux.

Elle sent toujours quand quelque chose cloche. Parfois, c'est agaçant.

– C’est juste que la maison est bizarre, Soph. Tu devrais la voir, on dirait un musée !

– Mais tu adores les musées ! s’exclame mon amie.

De toute façon, elle ne comprendrait pas, parce qu’elle habite sur Park Avenue, dans un appart tellement immaculé que je craignais toujours de le souiller par ma seule présence. Les parents de Sophie sont marchands d’art – des œuvres modernes et gigantesques, genre des sphères géantes en pelouse synthétique ou des vidéos de nageurs inconnus qu’ils projettent sur les murs de leur salon.

– Franchement, Alice, si tu disparaissais, le premier endroit où j’enverrais les inspecteurs de police sexy qui viendraient sonner à ma porte, ce serait le Met ou le MoMA.

Je lève les yeux au ciel.

– Les musées, c’est fait pour être visité, pas pour y habiter.

– Tu t’y feras, m’assure Sophie. Tu es juste fatiguée par le voyage.

– En fait, j’ai dormi pendant presque tout le trajet...

Je m’interromps en me revoyant m’assoupir sur la poitrine de Max. Je raconte cette nuit au Met à Sophie, qui déclare que ça avait l’air vraiment romantique – mais sur un ton impliquant le contraire.

– Je sais que je suis folle de penser tout le temps à lui comme ça. Tu n’as pas besoin de me le dire.

Nous avons déjà eu cette conversation un million de fois. Sophie soupire.

– C’est juste que... tu as l’occasion de prendre un nouveau départ, Al. Ce serait peut-être bien de... comment dire?... Sortir avec un type qui peut être avec toi pour de vrai.

Je proteste :

– J’ai l’impression que Max est avec moi pour de vrai.

– Tu vois très bien ce que je veux dire, Alice, s’impatiente Sophie. Quelqu’un avec qui tu peux sortir. Que tu peux présenter à tes amis. À qui tu peux faire des bisous derrière un buisson pendant les sorties scolaires. Quelqu’un qui est... disons... réel.

Réel. Le dernier mot plane dans le silence entre nous. Embarrassée, je secoue la tête. Sophie a raison. Quoi que j’éprouve vis-à-vis de Max, il y a un léger problème. La soirée au Met était un rêve. Aussi loin que remontent mes souvenirs, toutes les soirées que j’ai passées avec Max étaient des rêves. Parce que Max est le garçon de mes rêves, et seulement de mes rêves.

Il n’existe pas.



2

Le venin du serpent marin

Bien entendu, je suis tout à fait consciente que ça semble dingue d'être amoureuse de quelqu'un que je n'ai jamais rencontré, quelqu'un qui n'existe même pas. Mais comme je ne me souviens pas de l'époque où je ne rêvais pas encore de Max, c'est dur de faire la différence. Les endroits changent et les histoires aussi ; Max, lui, est toujours là. Dans chaque rêve, il m'accueille avec un sourire taquin et un cœur immense. Il est mon âme sœur.

Je sais que ça ne pourra pas durer éternellement. Alors, par précaution, j'écris tout dans un carnet. Une fois, Sophie l'a appelé mon «journal des rêves», le genre de truc qu'on pourrait trouver à côté du rayon encens dans une boutique de cadeaux. Il m'accompagne partout ; en ce moment, il est fourré au fond de mon cabas en toile «I ♥ New York», dans le panier en osier du vieux Schwinn rouillé que j'ai trouvé dans le jardin derrière la maison de mamie. J'ai baptisé le vélo Frank – diminutif de Frankenstein, vu que, en gros, je l'ai ramené d'entre les morts.

Pour l'heure, Frank est debout entre les deux piliers de pierre qui séparent le lycée Bennett du reste du monde, des piliers qui semblent dire : «N'y pensez même pas. Pas ici.» Ce

qu'ils disent réellement, le message sculpté dans leur surface de granit, c'est : QUI TROUVE REFUGE EN CES MURS TROUVE REFUGE EN LUI-MÊME. Je suis assez sceptique sur la question.

Je balaie du regard le parking des élèves, bourré à craquer de SUV Audi et de Volvo rutilantes, puis je baisse les yeux vers Frank. L'unique raison pour laquelle je suis inscrite ici, c'est le programme d'échange destiné aux enfants de professeurs de Harvard et de Bennett. Selon le livret d'accueil, il doit son existence à Marie Bennett, qui a créé cette école sous son porche au début du XIX^e siècle et qui était la fille d'un président de Harvard, de sorte qu'une « relation fondée sur le respect mutuel » persiste depuis lors entre les deux établissements.

– On se demande bien ce que ça veut dire, ai-je marmonné quand mon père m'a lu ce passage à voix haute au dîner, hier soir.

– Ça veut dire qu'avoir pour élève la fille du chef du département de neurosciences de Harvard, c'est bon pour la réputation de Bennett, a expliqué mon père. Et en échange, tu reçois gratuitement une éducation de premier ordre.

J'ai penché la tête sur le côté en tortillant des pâtes cheveux d'ange autour de ma fourchette.

– Tu es sûr ? Parce qu'il me semble bien avoir reçu cette bourse grâce à mes prouesses sportives.

– Ah, tu as raison, a dit mon père qui est entré dans mon jeu en hochant la tête. C'est sans doute grâce à ce trophée que tu as remporté en CMI. C'était pour quoi, déjà ?

– Pour avoir fait du cerceau le plus longtemps de tous les élèves de mon école, lui ai-je rappelé en enfournant une énorme bouchée de pâtes. Le pinacle de ma carrière d'athlète.

– C’est bien ça, a-t-il acquiescé en s’essuyant la bouche avec sa serviette avant de me faire un clin d’œil.

J’attache mon vélo à l’extérieur du bâtiment administratif, qui ressemble davantage à la Maison-Blanche qu’à un lycée, et c’est presque sur la pointe des pieds que je prends le couloir de marbre étincelant. Je frappe à la porte du responsable de la scolarité pour mon « rendez-vous de bienvenue » de neuf heures, une expression qui m’a fait froncer le nez quand je l’ai lue dans mon dossier d’informations hier soir.

– Entreeeeeeez.

Je suis surprise par cette voix chantonnante, mais comme il n’y a personne d’autre dans la salle d’attente, j’entre dans le bureau du doyen Hammer, intimidée par le regard sévère des vieux portraits qui ornent les murs. L’endroit ressemble à une version miniaturisée de la bibliothèque publique de New York : bois sombre, lampes en laiton et innombrables rangées de livres.

– Alors, tu as fait quoi ?

Surprise, je fais volte-face si vite que je heurte une table basse, perds l’équilibre et atterris à plat dos sur la moquette framboise. Les yeux plissés, je détaille la silhouette qui me toise en me réjouissant d’avoir mis un short plutôt que la robe bain de soleil mandarine que j’avais d’abord envisagé de porter aujourd’hui. Tout ce que je distingue, ce sont des cheveux, un tas de cheveux blonds en désordre. Je cligne des yeux et finis par bredouiller :

– R-rien du tout. Je suis juste nouvelle.

– Si tu veux un bon conseil, dépêche-toi de te barrer, lancent les cheveux en me tendant une main pour m’aider à me relever.

Le visage qui m’apparaît affiche une expression perplexe, sans doute à cause de ses épais sourcils bruns qui contrastent

très fort avec ses boucles de surfeur délavées par le soleil et ses grands yeux bleu vif. Je le détaille avec méfiance et demande :

– Et toi, qu'est-ce que tu as fait ?

– Moi ? dit le garçon en posant une main sur son cœur comme si je venais de le poignarder. Pourquoi crois-tu que j'ai fait quelque chose ? (Mais ses yeux pétillants démentent sa vexation feinte.) C'est quand même un monde, qu'on ne puisse pas piquer un somme tranquille dans le bureau du doyen ! J'adore l'odeur de ses bouquins à reliures de cuir.

Un des coins de sa bouche se relève en une grimace presque imperceptible.

– Oliver, tu es là. Tant mieux.

Le doyen Hammer entre en traînant les pieds. Il ôte son blazer et le suspend à la patère derrière la porte. C'est un type trapu, qui doit avoir dans les quarante-cinq ans, mais qui fait plus vieux, sans doute à force de devoir gérer des élèves comme Oliver. Il porte des lunettes à fine monture métallique et un pantalon parfaitement repassé.

– Oui, monsieur, répondent Oliver et ses cheveux en s'asseyant sur le canapé et en posant négligemment un bras sur le dossier. Vous m'avez tellement manqué, Rupert ; je ne pouvais pas attendre une minute de plus pour vous revoir.

– Si, tu pouvais, réplique le doyen Hammer en s'installant derrière un bureau grand comme une table de bibliothèque et croulant sous les papiers. Si tu es ici, c'est parce que, par quelque miracle que je ne m'explique pas encore, tu as réussi à t'attirer des ennuis avant même le début de l'année scolaire.

Oliver lève les yeux au ciel.

– Bah, ce n'est qu'une minuscule infraction.

– Acheter son permis de stationnement dans le parking du lycée à un autre élève, et le coller sur ton propre

véhicule parce que ton autorisation t'a été retirée à la fin de l'année dernière, ce n'est pas si minuscule, de mon point de vue.

– Vous pouvez difficilement m'en vouloir pour ça, plaide Oliver. Il faut bien que j'aille déjeuner ! Vous voulez que je meure de faim ?

– Je sais que c'est une suggestion audacieuse, mais pourquoi ne pas manger à la cafétéria de l'école ? réplique le doyen sans se troubler.

– Rupert, si je dois passer des journées entières dans ce trou à rats moisi pendant toute mon année de terminale, je ne vais pas payer quelqu'un pour qu'il me refille son permis de stationnement, je vais le payer pour qu'il m'achève en me roulant dessus.

En entendant l'expression « trou à rats », le doyen Hammer se hérisse et semble soudain s'apercevoir de ma présence.

– Et toi, qui es-tu ? demande-t-il.

– Alice Baxter-Rowe. Mais je préfère qu'on m'appelle juste Alice Rowe, si ça ne vous dérange pas. Je peux attendre dehors...

– Ne bouge pas, Alice, ordonne le doyen. C'est avec toi que j'ai rendez-vous. Au fait, bienvenue à Bennett ! Quant à toi, Oliver, je ne vais pas t'expulser, parce que c'est exactement ce que tu voudrais. Interdiction de quitter le campus jusqu'à la fin des cours, sans ça, je te jure devant Dieu que je trouverai un moyen de te faire dormir ici par-dessus le marché. On reparlera de ta punition une fois que j'aurai appelé tes parents.

Les yeux clairs d'Oliver ont quasiment viré au noir.

– Bonne chance pour arriver à les joindre, se contente-t-il de chuchoter.

Puis il sort à grands pas.

– Mademoiselle Rowe, me salue le doyen Hammer une fois que la porte a claqué derrière lui. Assieds-toi, et permets-moi de m’excuser pour Oliver. Je te promets que les élèves aussi désabusés sont très rares ici.

Je hausse les épaules en prenant une chaise.

– Il n’y a pas de mal. En fait, je l’ai trouvé assez divertissant.

Le doyen se rembrunit.

– Pas *trop* divertissant, j’espère. Tu n’es ici que depuis dix minutes, je ne voudrais pas que tu aies déjà de mauvaises fréquentations. Et à propos de ça...

Il est terriblement sérieux. Pas forcément sinistre, mais le genre de type qui ne laissera passer aucune plaisanterie.

Je songe : *Nous y voilà*. J’ai l’habitude de ce ton de voix. En général, il annonce un avertissement.

– C’est une opportunité fantastique qui s’offre à toi, Alice.

– Vous parlez comme mon père, dis-je sans chaleur.

Mais c’est à peine si le doyen Hammer semble m’entendre.

– Tes notes sont excellentes, poursuit-il en feuilletant mon dossier. Mais ce sont les appréciations de tes professeurs qui m’inquiètent un peu.

Je me mords l’intérieur de la joue.

– Je suppose que vous faites allusion à mon manque de motivation ?

– Tu supposes bien, acquiesce-t-il. Toutes les remarques contiennent le même mot : « potentiel ». L’ensemble de tes enseignants semble s’accorder à dire que tu te contentes de faire le minimum. En somme, que tu es une « fumiste », ajoute-t-il en mimant des guillemets avec ses doigts en prononçant ce mot. Que si tu t’appliquais vraiment, il n’y aurait pas de limite à ce que tu pourrais accomplir.

Je sais ce qu’il veut que je réponde. Que je suis prête. Que je sais où je veux aller à la fac, qui je veux devenir et ce que

je veux qu'on grave sur ma pierre tombale. Mais ce n'est pas le cas.

Comme je reste obstinément muette, le doyen Hammer se racle la gorge.

– Alors, tu attaques par quoi aujourd'hui ? demande-t-il aimablement.

Je vérifie mon emploi du temps.

– Psychologie sociale, avec M. Levy.

– Excellent choix. Je suis certain que tu adoreras, assure-t-il en se levant pour m'ouvrir la porte, et je me rends compte que je ne l'ai pas vu sourire une seule fois. Et n'oublie pas que nous sommes là pour toi, Alice. Nous voulons juste que tu retires un maximum de bénéfices de ton passage ici.

– Merci.

Je lui serre la main, et dès que la porte s'est refermée derrière moi, je me hâte de lever les yeux au ciel.

– C'était si affreux que ça ? lance Oliver.

Il est assis sur le bureau de la salle d'attente comme sur le plan de travail d'une cuisine, à côté d'une secrétaire antique qui s'efforce de dissimuler un sourire amusé.

Je demande :

– Qu'est-ce que tu fous encore là ?

Il saute à terre.

– Je discute avec Roberta, mon seul et unique amour, évidemment. (Il adresse un clin d'œil à la vieille dame.) Ne vous en faites pas, Roberta, Alice ne trahira pas le secret de notre liaison clandestine. De toute façon, elle est nouvelle ici, elle ne connaît encore personne.

Pour toute réponse, Roberta secoue la tête.

– Laisse-moi t'accompagner à ton premier cours, dit Oliver. Et ce n'est pas une question.

– Tu as l’air drôlement heureuse pour ta première journée dans un nouvel établissement, commente M. Levy lorsque je franchis la porte de la salle de psychologie 201. Tu dois être Alice. J’ai eu tous les autres l’année dernière en cours d’introduction à la psychologie, et tu es la seule que je ne reconnaisse pas. À l’exception de Kevin MacIntire, qui semble avoir passé toutes ses grandes vacances à se bourrer de barres de céréales.

Il baisse la voix sur la dernière phrase et se penche vers moi, les mains dans les poches, comme pour partager un secret pendant que le reste de la classe s’installe. De toute évidence, M. Levy est le prof cool que tout le monde respecte. Il porte un jean, un polo couleur olive, et il est tout jeune, comme s’il venait juste de finir la fac. Ce dont il semble très fier.

– Tu sais ce que ça signifie ? poursuit-il. Que tu vas devoir te présenter à tout le monde. Alice ? Je t’ai déjà perdue ?

Ouais, il m’a perdue. J’ai complètement cessé de l’écouter. Et aussi de respirer. Je pense à la lettre que ma mère m’a écrite une fois. Elle m’y parlait d’un serpent marin aux mâchoires desquelles elle venait d’échapper de justesse. Espèce très commune au large des côtes de Madagascar, le serpent marin est assez venimeux pour tuer cinq personnes d’une seule morsure. Mais ses victimes ne meurent pas tout de suite, elles sont d’abord paralysées. Elles savent que leur fin approche, et elles ne peuvent rien faire pour l’éviter.

C’est exactement ce que je ressens à cet instant précis. Je suis complètement paralysée, à l’exception de mon cœur qui bat follement contre ma cage thoracique. Parce qu’un garçon se tient sur le seuil de la salle de classe, le regard braqué sur moi. Et ce garçon, c’est Max.

Mon Max.

Le Max de mes rêves.

Le Max qui n'existe pas.

Je songe : *Cette fois, tu as vraiment pété les plombs. Tu hallucines en plein jour.* Mais la seconde d'après, quelqu'un entre précipitamment, heurte l'épaule de Max et fait tomber tous ses bouquins par terre. Je me penche pour l'aider à les ramasser, mais il s'en saisit très vite en évitant mon regard et se dirige vers une chaise vide.

Je me dis : *D'accord. Donc, ce n'est pas un mirage.* Un sosie, peut-être ? Parce qu'il ne s'appelle sûrement pas...

– Max ! appelle M. Levy sur un ton taquin. J'espère que tu feras preuve d'une meilleure coordination sur le terrain de foot cette saison. Content de te revoir, mon pote.

Max lève les yeux vers le prof et lui adresse un sourire grimaçant, puis s'assoit en regardant fixement son livre de psycho comme si c'était une bombe qui risquait d'exploser à tout moment.

– Alors, Alice. Prête pour cette présentation ? lance M. Levy.

Toute la classe s'est tue et me dévisage à présent – y compris le garçon de mes rêves, qui vient juste de devenir réalité.



3

Flagada

Je l'ai inventé. Du moins, c'est ce que je me suis toujours dit. Qu'il était la somme de toutes les choses que j'adorais enfant, combinées pour produire un mec parfait.

Le problème, c'est que je me trompais. Parce qu'à cet instant précis, Max est assis face à moi de l'autre côté de la cour. Il lit notre manuel de psycho et, de temps en temps, il s'interrompt pour taper quelque chose sur son téléphone. Il porte un T-shirt vert bruyère, et j'ai envie de m'approcher de lui pour me blottir sur ses genoux.

Je coince une mèche de cheveux derrière mon oreille et chuchote :

– Ressaisis-toi.

Je baisse les yeux vers le photocopié d'histoire américaine posé sur mes genoux. Je n'arrive pas à en retenir une seule ligne. De quoi parlait cet article que j'ai lu par-dessus l'épaule de mon père il y a quelques jours ? L'hyperconnectivité d'Internet, tout ça ? Si ça se trouve, j'ai vu sa photo sur Facebook... Sauf que je rêve de lui depuis une époque où j'ignorais jusqu'à l'existence des réseaux sociaux.

Quand j'étais petite, la vue du sang me terrifiait, un fait d'autant plus gênant que je souffrais de saignements de nez

chroniques. Mon père et moi avions un mot pour désigner ma réaction chaque fois que je voyais du sang, en vrai ou dans un film. Je devenais *flagada*. La minute d'avant, je me sentais tout à fait bien, et il suffisait que quelqu'un s'écorche le genou ou se coupe le doigt avec un cutter en cours de travaux pratiques pour que j'aie l'impression que tous mes os avaient disparu, que je n'étais plus qu'un sac de peau agité par le vent, ou un de ces personnages en baudruche un peu flippants que les vendeurs de voitures d'occasion mettent à l'entrée de leurs magasins. Parfois, dans les moments non *flagada*, je le mimais pour mon père en levant les bras au-dessus de ma tête et en remuant les hanches comme si je nageais sous l'eau.

Flagada, c'est comme ça que je me sens maintenant, bien qu'il n'y ait pas la moindre goutte de sang en vue. Et je n'ai pas l'intention de me sentir ainsi jusqu'à la fin de l'année.

Tâche de ne pas lui faire peur, tâche de ne pas lui faire peur. C'est ce que je me répète en boucle tandis que j'effectue l'interminable traversée de la pelouse si bien tondue. Un million d'entrées en matière possibles se bousculent dans ma tête, des phrases qui me donneront l'air cool et spirituelle, une femme fatale de rêve – ce que je suis, techniquement : la femme fatale de ses rêves. Par exemple : « C'est marrant de tomber sur toi dans la réalité », ou « Tu as eu des cycles de sommeil profond fructueux récemment ? » Il sourira et me prendra dans ses bras ; on s'embrassera ; il m'expliquera tout et ne me lâchera plus jamais.

– Salut.

C'est tout ce que j'arrive à dire en fin de compte, en toisant Max et en me balançant un peu sur mes talons. J'ai l'impression que tous les nerfs de mon corps hurlent en même temps, et une forte envie de m'enfuir très vite et très loin.